

L'échec des utopies linguistiques chez Foigny et Swift : écueil ou éloge de l'imperfection ?

Ruth Menzies

► **To cite this version:**

Ruth Menzies. L'échec des utopies linguistiques chez Foigny et Swift : écueil ou éloge de l'imperfection ?. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2005, Uglössies, pp.31–44. hal-02267983

HAL Id: hal-02267983

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02267983>

Submitted on 20 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'échec des utopies linguistiques chez Foigny et Swift : écueil ou éloge de l'imperfection ?

RUTH MENZIES,
Université de La Réunion

À l'aube du dix-huitième siècle, le lecteur de voyages imaginaires s'attend fréquemment à découvrir des ailleurs exotiques, sa curiosité piquée par des titres promettant la révélation de pays lointains et inconnus (on peut penser par exemple aux Etats et empires de la Lune de Cyrano de Bergerac, à La Terre australe connue de Foigny, ou aux *Travels into Several Remote Nations of the World* de Jonathan Swift, plus connus sous le titre de *Gulliver's Travels*). Or, la mise en scène d'un monde inventé repose bien souvent sur la simple transformation du monde réel, dont les normes et règles se voient inversées ou modifiées au sein de l'ailleurs. L'altérité des pays et des sociétés imaginaires est généralement mise en évidence par le voyageur-narrateur qui les découvre, car sa présence et son témoignage oculaire suscitent la comparaison avec le monde d'où il vient. Les différences les plus marquées entre l'ici et l'ailleurs sont notamment révélées au cours de conversations entre le voyageur et les habitants qu'il rencontre, et l'apprentissage de la langue de ces derniers permet donc de véhiculer l'altérité et de souligner les changements subis par le voyageur-narrateur, contraint de s'adapter à de nouvelles mœurs et d'adopter une langue étrangère. Si ce dernier aspect du processus d'adaptation se fait sans trop de heurts, le voyageur étant presque systématiquement un linguiste hors pair¹, une description plus ou

1. Maîtrisant déjà plusieurs langues, du fait de son expérience viatique, le voyageur-narrateur imaginaire acquiert une bonne connaissance de la langue imaginaire en très peu de temps. Le narrateur des Etats et empires de la Lune de Cyrano de Bergerac apprend très aisément l'idiome sélénite en écoutant les « sornettes » de ceux qui viennent le scruter dans sa cage (*L'Autre Monde*, in *Libertins du XVII^e siècle*, éd. J. Prévot, Paris : Pléiade, 1998, p. 946). Chez Denis Veiras, Siden dit parler la langue des Sévarambes « aussi bien que ma langue maternelle » après trois ans au pays (*L'Histoire des Sévarambes*, éd. A. Rosenberg, Paris : Champion, 2001, p.142), et il ne faudra que six mois avant que Jacques

moins détaillée de la langue imaginaire constitue néanmoins un passage obligé pour tout auteur de voyage imaginaire ; dans les récits utopiques ce compte rendu linguistique offre un moyen exemplaire d'illustrer la supériorité de l'ailleurs, que ne manquera pas de refléter la langue qui s'y parle.

Les deux ouvrages qui nous intéressent ici – La Terre australe connue de Foigny² et Gulliver's Travels de Jonathan Swift³ – ne constituent pas des utopies à proprement parler. Alors que le premier des textes en question est souvent classé parmi les récits de ce genre, la société décrite par le voyageur de Foigny est loin d'être idéale, les habitants ne rêvant que du suicide face à la stérilité ennuyeuse de leur vie et à la conscience tragique de leur propre mortalité. Quant au récit de Jonathan Swift, parfois décrit aussi comme relevant du genre utopique, il ne présente aucun tableau détaillé d'une société pouvant véritablement servir de modèle au monde de référence. Ces œuvres comportent néanmoins des passages qui peuvent, au premier abord, sembler empreints d'une forme de pensée utopique : c'est notamment le cas des descriptions de langues imaginaires, dont la perfection déclarée relève de l'utopisme. Ces représentations reflètent la structuration narrative de chaque texte : chez Foigny, dont le voyage imaginaire est présenté comme un ouvrage presque anthropologique, divisé en chapitres thématiques portant sur les divers aspects de la société australienne, une dizaine de pages est consacrée à la question « De la langue australienne et des études de ce pays ». Dans le récit swiftien, d'une structuration plus fragmentée, chaque destination visitée par Lemuel Gulliver donne lieu à une évocation plus ou moins détaillée de la problématique linguistique, qui fait généralement l'objet d'une analyse moins scientifique que satirique.

Malgré les dissemblances entre le voyage imaginaire de Foigny et celui de Jonathan Swift – notamment en matière de religion⁴ – les

Massé, dans le récit de Tyssot de Patot, ne maîtrise convenablement la langue de l'ailleurs (voir les Voyages et aventures de Jaques Massé, éd. A. Rosenberg, Paris/Oxford : Universitat/Voltaire Foundation, 1993).

2. Nous utilisons l'édition suivante, qui reprend le texte de 1676 tout en signalant les modifications apportées à partir de l'édition de 1692 : La Terre australe connue, éd. P. Ronzeaud, Paris : Société des Textes Français Modernes, 1990 (ci-après TA).

3. Nos références renvoient au texte de Gulliver's Travels in The Writings of Jonathan Swift, R.A. Greenberg & W.B. Piper (éd.), New York & London : Norton, 1973, p. 260 (ci-après GT).

4. S'il est erroné de considérer La Terre australe connue comme une utopie déiste, étant

descriptions des langues imaginaires obéissent dans les deux œuvres aux mêmes principes. Au sein de ces textes qui empruntent certains traits à l'utopie narrative, elles tendent à suggérer que la langue de l'ailleurs inventé serait idéale, pour aboutir in fine à une mise en question de la notion même de langue idéale. Elles témoignent ainsi d'une attitude pour le moins ambivalente envers l'utopisme en général et, surtout, envers les rêves d'une langue parfaite qui animaient de nombreux penseurs durant la deuxième moitié du dix-septième siècle.

Cette période voit fleurir une véritable quête de la langue parfaite et universelle, celle qu'a employée Adam dans le jardin d'Eden⁵. Nombreux sont ceux qui tentent de remédier à la fragmentation linguistique en essayant soit de redécouvrir la langue que tous les hommes auraient parlée avant la *confusio linguarum* de Babel, soit d'élaborer eux-mêmes « une langue de la raison qui possédât la perfection perdue de la langue d'Adam »⁶. Diverses théories de cet ordre sont avancées par des auteurs tels qu'Athanasius Kircher, George Dalgarno, ou l'évêque John Wilkins⁷. Les idées de Locke, selon lesquelles toute connaissance humaine trouve son origine dans la perception sensorielle du monde qui nous entoure, contribuent aussi à suggérer que la barrière s'opposant à une compréhension totale et parfaite serait de nature essentiellement linguistique. Les relations de voyage ont également joué un rôle dans cette quête de la langue parfaite : puisqu'on rapporte que dans certains pays du continent américain la nudité est la norme et que l'enfantement se fait sans douleur, contredisant ainsi la version biblique des faits⁸,

donné les failles évidentes dans la description de l'apparente perfection de la vie des hermaphrodites – dont la nature asexuée empêche également qu'ils servent de modèles réels à la race humaine – il n'en demeure pas moins que les idées religieuses de Foigny, quelque peu confuses, divergent assez nettement de celle de Jonathan Swift, dont l'anglicisme traditionaliste s'exprime clairement dans les *Voyages de Gulliver*.

5. Selon certaines interprétations, la Genèse (2:19) ferait allusion à la capacité du premier homme à désigner la nature exacte des choses par les noms qu'il leur donna. Voir à ce sujet U. Eco, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, trad. J.-P. Manganaro, Paris : Seuil, « Faire l'Europe », 1994.
6. *Ibid.*, p. 33.
7. Dalgarno publia son *Ars Signorum* en 1661. Le *Mercury* de Wilkins fut suivi en 1668 d'un *Essay toward a real Character and Philosophical Language*, qui visait notamment à formuler un alphabet de signes reflétant l'ordre naturel du monde. Le *Turris Babel* de Kircher parut en 1679. Sur les liens généraux entre les projets linguistiques réels et les langues imaginaires, voir J.R. Knowlson, « The Ideal Languages of Veiras, Foigny and Tyssot de Patot », *Journal of the History of Ideas* 24 (1963), p. 269-278.
8. Voir par exemple Geoffroy Atkinson, *Les nouveaux Horizons de la Renaissance*

l'espoir naît de trouver au Nouveau Monde l'ancienne langue adamique, qui aurait échappé au désastre de Babel. Les voyageurs nourrissent aussi le débat sur l'existence possible d'une forme d'écriture permettant de transcrire la nature des choses, car leurs descriptions des pictogrammes chinois assimilent ceux-ci aux « caractères universels », capables de représenter toute chose, évoqués par des auteurs tels que Wilkins. Les nombreuses théories concernant cette hypothétique *lingua humana* trouvent naturellement leur expression dans les voyages imaginaires des dix-septième et dix-huitième siècles, et se reflètent notamment dans les deux récits qui nous intéressent ici.

Dans *La Terre australe connue*, le chapitre consacré à la langue australienne ressemble à un véritable précis grammatical, dont le sérieux témoigne des préoccupations linguistiques de Foigny, qui publia une grammaire latine et française en 1673. Les Australiens s'expriment de trois manières différentes, pouvant se servir « des signes, de la voix, & des lettres formées ». Le premier de ces modes de communication, à savoir l'utilisation d'une langue gestuelle semblable à celles proposées par Francis Bacon ou John Wilkins⁹, est le plus fréquent et possède l'avantage de permettre aux hermaphrodites de faire l'économie des mots et de se comprendre instantanément, dans une entente qui semble confirmer leur pureté prélapsaire. Or, en dépit de ces qualités apparentes, les gestes s'avèrent d'une utilité restreinte, ne permettant ni « de lier un discours », ni « de faire une longue suite de propositions. »¹⁰ Derrière la description idéalisée de cet idiome basé sur les signes se lit ainsi son imperfection, et on perçoit un processus semblable chez Jonathan Swift : bien que l'auteur irlandais ne décrive pas une véritable langue gestuelle imaginaire, ce type de communication joue également un rôle important dans son texte.

A son arrivée dans chaque nouveau pays, Lemuel Gulliver doit recourir aux gestes et mimiques afin de transmettre ses idées aux habitants qu'il rencontre. Les signes offrent un moyen simple de se faire comprendre et correspondent souvent à une période du séjour où le voyageur parvient à éviter les pires dangers liés à sa

française, Paris : Droz, 1935, p. 63-73.

9. Sur l'intérêt général porté à la langue gestuelle, voir notamment J.R. Knowlson, « The Idea of Gesture as a Universal Language in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *Journal of the History of Ideas* 26 (1961), p. 495-508.

10. TA, p. 161.

position d'intrus. Ils ont également l'avantage d'être couramment reconnus : même le maître Houyhnhnm dans le quatrième voyage lève son sabot à sa bouche pour désigner l'action de manger. Mais en dépit de leurs atouts, les gestes n'offrent pas un mode de communication très satisfaisant. Ils réduisent le voyageur à la condition d'un nourrisson ou d'un animal, capable d'évoquer seulement ses besoins les plus fondamentaux. Il ne lui est donc pas possible d'exprimer la moindre idée complexe ou abstraite, ce qui prive les échanges humains de leur subtilité et de leur richesse.

Cette simplification exagérée de la communication semble peut-être répondre à l'une des exigences des théoriciens de la langue universelle, puisqu'en empêchant l'homme de faire allusion à des sujets éventuellement fâcheux tels que les sentiments ou les croyances philosophiques elle limite les disputes. On observe dans chacun des voyages que la période initiale du séjour, durant laquelle Gulliver communique par les gestes, donne lieu à une forme de coexistence relativement paisible entre le voyageur et les habitants de l'ailleurs. Mais cette entente n'est que le résultat factice de leur incapacité mutuelle à engager un véritable dialogue, ainsi qu'en témoignent les conflits et malentendus qui ne manquent pas de survenir une fois que le voyageur a acquis quelques notions de la langue vernaculaire. Telle qu'elle apparaît dans le voyage imaginaire swiftien, la communication non verbale prônée par certains contemporains dissimule, mais n'élimine pas, les sources des dissensions révélées par les échanges verbaux. Comme la langue gestuelle des Australiens, celle de Gulliver n'offre que l'illusion d'un accord entre les individus.

Outre le recours aux gestes, d'autres modes de communication évoqués dans les projets visant à renouer avec la langue adamique sont évoqués dans *Gulliver's Travels*, le plus souvent pour être à leur tour critiqués ou tournés en dérision. Il importe tout d'abord de souligner que pour Jonathan Swift, de telles recherches prouvent l'orgueil outrepassant de l'homme et offrent une fausse solution au problème de l'instabilité et de l'ambiguïté des langues humaines. Déjà dénoncée par Sir William Temple, le protecteur et mentor de Swift, comme l'un des égarements prétentieux des Modernes – parmi lesquels il cita notamment Wilkins¹¹ – la quête de

11. Voir C.T. Probyn, « Swift & Linguistics : The Context Behind Lagado and Around the 4th Voyage », *Neophilologus* 58 (1974), p. 425-439 ; L. Walker, « A Possible Source for the

la perfection linguistique reste chez Swift intrinsèquement liée au problème de la nature humaine, question centrale dans *Gulliver's Travels*. A la corruption de l'homme correspond une dégénérescence inévitable de la langue, en proie si l'on en croit les Voyages à des mutations alarmantes. On sait par exemple qu'au pays des *Struldbruggs*, ce peuple qui vit éternellement sans toutefois bénéficier de la jeunesse éternelle, les habitants d'une génération ne peuvent communiquer avec ceux d'une autre, « *The Language of this Country being always upon the Flux* »¹². Gulliver lui-même se plaint de ce que ses compatriotes aient l'habitude de changer tous les ans de vocabulaire « *insomuch, as I remember upon each Return to mine own Country, their old Dialect was so altered, that I could hardly understand the new.* »¹³ La nature changeante de l'anglais est également mentionnée par Swift dans son *Proposal for Correcting the English Tongue* (1712), où il se demande quel historien se lancerait dans la rédaction de l'histoire de l'Angleterre, « *when he considers, that he will be read with Pleasure but a very few Years, and in an Age or two shall hardly be understood without an Interpreter ?* »¹⁴.

Dans son texte intitulé *An Argument against Abolishing Christianity* (1708), Swift exprime son scepticisme quant à l'idée que l'ignorance de l'homme serait directement causée par l'imperfection linguistique. En réponse à ceux qui suggèrent que l'abolition du christianisme permettrait d'éliminer les sources des discordes humaines, l'auteur demande :

if the Words Whoring, Drinking, Cheating, Lying, Stealing, were, by Act of Parliament, ejected out of the English Tongue and Dictionaries; we should all awake next Morning chaste and temperate, honest and just, and Lovers of Truth. Is this a fair Consequence? Or if the Physicians would forbid us to pronounce the Words Pox, Gout, Rheumatism, and Stone; would that Expedient serve like so many Talismans to destroy the Diseases themselves? Are Party and Faction rooted in Men's Hearts no deeper than Phrases borrowed from Religion; or founded upon no firmer Principles? And is our Language so poor, that we cannot

Linguistic Projects in the Academy of Laputa », *N&Q* 20 (1973), p. 413-414.

12. *GT*, p. 183.

13. *GT*, p. VI.

14. Voir *The Prose Works of Jonathan Swift*, ed. H.J. Davis, 14 vols, Oxford : Blackwell, 1939-1968 (ci-après *PW*), IV, p. 18.

find other Terms to express them?¹⁵

Malgré leur ton fortement ironique, ces lignes témoignent clairement des idées de Swift, pour qui la transformation de la langue n'aboutira pas à celle de la race humaine, dont la corruption et le vice restent profondément enracinés dans sa nature même.

Ce scepticisme quant à l'amélioration possible de la langue se donne à voir tout au long du voyage imaginaire swiftien, devenant particulièrement évident dans le troisième voyage, où les projets menés par les scientifiques de l'Académie de Lagado se donnent à lire comme une *reductio ad absurdum* de plusieurs thèses contemporaines relatives à la recherche de la langue universelle, notamment celles de Wilkins. Si celui-ci visait avant tout à simplifier la langue, en contrant l'arbitraire des signes, en veillant à ce que chacun des « caractères universels » représente clairement une chose, les symboles furent présentés dans des tableaux extrêmement détaillés et complexes d'utilisation, ce qui risquait de freiner considérablement la communication. Chez Swift, l'un des professeurs a élaboré une machine dont la lourdeur rappelle l'inconvénient des tableaux de Wilkins. Grâce à cet appareil, « the most ignorant Person at a reasonable Charge, and with a little bodily Labour, may write Books in Philosophy, Poetry, Politicks, Law, Mathematicks and Theology, without the least Assistance from Genius or Study »¹⁶. Le professeur espère ainsi éliminer l'arbitraire, en l'occurrence par l'application de principes mécaniques à la rédaction, mais bien que le fonctionnement de la machine mobilise quarante personnes, ce travail n'aboutit qu'à l'assemblage, dans d'innombrables volumes, de bribes de phrases (« broken Sentences »¹⁷).

Le portrait du professeur qui préconise de porter avec soi toutes les choses dont on prévoit de parler dans la journée, « since Words are only Names for Things »¹⁸, véhicule aussi une satire des théories de Wilkins concernant la création de caractères universels. À l'instar du projet réel, la réforme ayant cours à Lagado vise à rendre le discours humain plus concis, et le professeur se vante d'avoir mis au point « an universal Language to be understood in all

15. PW II, p. 32.

16. GT, p. 156.

17. Ibid.

18. GT, p. 158.

civilized Nations, whose Goods and Utensils are generally of the same Kind, or nearly resembling »¹⁹. Mais ce langage comporte deux inconvénients majeurs, beaucoup plus nocifs à la communication que ceux qu'il vise à éliminer. D'une part les hommes croulent sous le fardeau qu'ils doivent transporter, encore plus encombrant que les tableaux de symboles produits par Wilkins ; et d'autre part ils ne peuvent faire référence à aucune notion abstraite. L'impossibilité d'exprimer leurs émotions ou d'évoquer leurs croyances religieuses, par exemple, les réduirait à un mutisme semblable à celui que s'infligent, hypocritement, les Australiens de Foigny.

Chez ces derniers, en effet, un tabou strict interdit d'évoquer plusieurs questions telles que la reproduction parmi les hermaphrodites, ou encore la religion. Ce dernier choix narratif peut s'expliquer par la nature scandaleuse des quelques idées religieuses esquissées dans les pages consacrées à la théologie australienne – pages très largement censurées dans l'édition de 1692 en raison des propos déistes et libertins qu'elles comportent. Mais le silence que s'imposent les Australiens est aussi le fruit d'une ambivalence fondamentale, qui serait mise en évidence par toute description détaillée de leurs principes religieux. L'existence d'un Créateur leur paraît indiscutable, étant présumée par celle du monde ; ce Créateur ne fait cependant l'objet d'aucun culte, puisque selon leur conception fidéiste, prier Dieu revient à le considérer comme ignorant et susceptible d'un changement, c'est-à-dire comme imparfait. Inaccessible, Dieu leur est aussi incompréhensible : « c'est la raison qui nous oblige de n'en point parler, parce que nous sommes persuadés qu'on n'en sauroit parler sans faillir »²⁰. Il s'avère que chacun a « la liberté d'en penser ce que son esprit lui en suggère »²¹ : cette liberté est synonyme de multiples interprétations et conceptions du Créateur, et le vieillard doit « avouër qu'on n'en sauroit parler long-tems sans division »²². La société idéale de Foigny repose donc sur des bases extrêmement fragiles : loin d'être unanimes parce que guidés par la raison, les Australiens refusent simplement de parler de ce qui échappe à leur intelligence, de peur de détruire la paix sociale. Soumettant le langage à des besoins d'ordre strictement pratique, les hermaphrodites de Foigny se bâillonnent : libres de

19. GT, p. 159.

20. TA, p. 119.

21. Ibid.

22. Ibid.

penser ce qu'ils veulent, ils sont très loin de jouir d'une telle latitude dans le domaine de la parole.

La pureté linguistique, censée illustrer la perfection de la vie des hermaphrodites, s'avère donc illusoire chez Foigny. De tels rêves sont également montrés du doigt par Jonathan Swift dans l'analyse étymologique farfelue que propose Gulliver pour expliquer le sens du nom « Laputa », pourtant transparent à quiconque possède des notions d'espagnol ou de français²³. Visant ceux qui croient pouvoir remonter aux origines des mots pour trouver un sens qui refléterait la nature des choses, Swift rappelle que les liens entre le signifiant et le signifié sont arbitraires : aucun projet humain ne parviendra à les rendre logiques.

C'est pourtant ce que Foigny tente apparemment de faire dans les longues pages qu'il consacre à la grammaire de la langue imaginaire qu'utilisent les Australiens lorsque les signes ne leur suffisent pas. L'australien possède certaines qualités de la *lingua humana*, répondant aux critères du cratylisme selon lesquels il y a « entre le "mot" et la "chose", une relation d'analogie en reflet (d'imitation), laquelle motive, c'est-à-dire justifie, l'existence et le choix du premier »²⁴. Les hermaphrodites « forment si parfaitement leurs noms : qu'en les entendant, on conçoit aussi tost l'explication & la définition de ce qu'ils nomment »²⁵. Réduite à ses plus simples éléments, leur langue ne comporte ni articles, ni déclinaisons et chaque mot est monosyllabique : cette forme particulière de purification linguistique préconisée notamment par Wilkins²⁶ est critiquée dans la description swiftienne de l'Académie de Lagado, où un professeur souhaite tronquer tous les mots polysyllabiques, afin d'en faire des monosyllabes²⁷. La simplification qu'il préconise est encore

23. L'hypothèse de Gulliver est la suivante : « Laputa was quasi Lap outed ; Lap signifying properly the dancing of the Sun Beams in the Sea ; and outed a Wing » GT, p. 135. Dans son *Discourse to prove the Antiquity of the English Tongue, Shewing from various Instances, that Hebrew, Greek, and Latin, were derived from the English*, Swift se moque aussi des travaux linguistiques visant à retrouver dans l'hébreu, par exemple, la langue d'Adam. Voir PW IV, p. 231-239.

24. G. Genette, *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris : Seuil, 1976, p. 7.

25. TA, p. 162-163.

26. Sur les liens entre les projets de Lagado et ceux de Wilkins, voir l'article d'A. Tadié, « Gulliver au pays des hybrides : langage, science, fiction, dans *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift », *Etudes anglaises* 49 (1996), p. 144-157.

27. La simplification de la langue fut notamment prônée par les membres de la Royal Society, qui exprimèrent leurs intentions dans les termes suivants : « to reject all the amplifications, digressions and swellings of style : to return back to the primitive purity and shortness, when men deliver'd so many things, almost in an equal number of words. » T. Sprat, *The*

plus radicale – parce que plus ouvertement satirique – que celle décrite par l’auteur de *La Terre australe connue*. Impliquant la suppression des verbes et de tous les qualificatifs, « because in Reality all things imaginable are but Nouns »²⁸, elle prévoit dans les faits la création d’une autre langue dépourvue de toute capacité à exprimer les idées abstraites ou complexes.

Présenté avec beaucoup plus de sérieux, l’australien de Foigny est également plus élaboré que la langue monosyllabique du professeur de Lagado. Les cinq voyelles qu’il comporte désignent les cinq corps simples (les quatre éléments, auxquels s’ajoute le sel), qualifiés par trente-six consonnes, qui donnent lieu à de nombreuses permutations combinatoires. Puisque la voyelle *a* représente le feu et la consonne *f* désigne le sec, l’infinitif du verbe « aimer », qui se dit *af*, signifie dès lors « la secheresse que cause l’amour »²⁹. La (« j’aime ») exprime « l’humidité actuelle qui se rencontre dans l’amour »³⁰, la consonne *l* qualifiant le feu, *a*, d’humide. « Nous aimons » est rendu par *lla*, la double consonne représentant la pluralité des personnes : les formes verbales sont ainsi décrites comme étant porteuses de sens concrets, qui révèlent le caractère des actions qu’elles représentent.

Cette correspondance entre le signifiant et le signifié est également évoquée par Swift, qui présente une langue imaginaire similaire dans le quatrième voyage de *Gulliver*. Le langage des *Houyhnhnms* possède de nombreuses caractéristiques habituellement attribuées à celui d’Adam : purement orale, comme la langue originelle, elle n’a servi à la rédaction d’aucun texte, et les mots décrivent les choses qu’ils désignent, ainsi que le démontre le terme « *Houyhnhnm* », qui signifie cheval et étymologiquement « Perfection de la nature ». Mais si cette langue semble refléter la nature parfaite de la vie parmi les chevaux, qui ne peuvent exprimer le faux ou le virtuel, elle les empêche aussi d’évoquer des choses dont ils ignorent l’existence, mais qui en ont pourtant une, comme le bateau par lequel le voyageur est parvenu jusqu’à leur pays. Leur schéma de

History of the Royal Society of London, London, 1667, cité par P. Cornelius, *Languages in 17th and early 18th Century Imaginary Voyages*, Paris : Droz, 1965, p. 23. Dans son *Projet d’amélioration de la langue anglaise*, Swift critique précisément la prévalence des monosyllabes dans la langue anglaise. Voir PW IV, p. 11.

28. GT, p. 158.

29. TA, p. 165.

30. Ibid.

représentation, trop étroit pour permettre de concevoir un être comme Gulliver, provoque également leur intolérance envers sa personne. Pour des raisons analogues, ils déclarent impensable le mensonge, mais l'habileté avec laquelle ils contournent le problème, en créant l'expression « la chose qui n'est pas » pour décrire un tel fait, dément leurs propos, prouvant justement qu'ils peuvent rendre compte de quelque chose qui n'existe pas. En cela, ils rappellent les propos de Swift dans son texte consacré à l'Abolition du christianisme, que nous avons cités ci-dessus : l'ignorance du mot servant à décrire une action n'empêche nullement l'homme de l'entreprendre.

Tantôt incapable d'évoquer des choses dont les Houyhnhnms constatent néanmoins la réalité, tantôt apte à inventer des termes pour exprimer des idées dont ils nient l'existence, la langue des chevaux incarne l'hypocrisie de cette société qui se protège de l'extérieur en refusant de le concevoir. A l'instar des hermaphrodites de Foigny, qui imposent à leur langue des bornes arbitraires, sous la forme des tabous interdisant d'évoquer la religion ou la procréation, les chevaux de Swift soumettent le verbe à des limites artificielles. Présentée comme parfaite, la langue houyhnhnm reflète plutôt l'imperfection de ceux qui la parlent, témoignant de leur obstination à nier certaines vérités. Quant à sa prétendue universalité, elle est rapidement démentie par la réaction perplexe des proches de Gulliver lorsqu'il hennit à son retour en Angleterre. Cet aspect du récit peut susciter des interprétations différentes, mais qui tendent toutefois à nourrir la critique de l'utopisme linguistique. On peut remarquer d'une part que la langue des chevaux, quand bien même elle serait susceptible d'exprimer la nature des choses, resterait hermétique à l'homme, tellement corrompu qu'il ne peut jamais retrouver la perfection linguistique de l'Eden. Mais on constate aussi que l'orgueil de ces habitants imaginaires, qui croient maîtriser la langue universelle, est d'autant plus risible qu'ils ne quittent jamais leur pays et n'ont donc nullement besoin de communiquer avec d'autres habitants de l'univers.

Malgré le sérieux de sa présentation, la langue australienne de Foigny comporte des défauts très semblables à ceux constatés chez Swift, s'avérant finalement plus imparfaite que les langues réelles auxquelles elle est censée être supérieure³¹. Dans La Terre australe

31. Voir à ce sujet U. Eco, *Serendipities. Language and Lunacy*, transl. W. Weaver, London : Phoenix Press, 1998, p. 111-117 ; J.-M. Racault, *L'Utopie Narrative en France et en*

connue, les fonctions morphologiques attribuées aux lettres de l'alphabet ne sont pas compatibles avec la réalité que chacune de ces lettres doit représenter. Ayant accordé à la lettre a le sens « feu », Foigny affirme qu'elle désigne également la première personne du singulier, se voyant ainsi obligé de trouver pour cette déclinaison de chaque verbe une signification liée au feu. En outre, si la forme verbale la (« j'aime ») peut s'expliquer par le fait que la langue reflète la nature des choses existantes et n'a donc pas besoin d'un terme (l + a) qui décrirait un feu humide, il est plus difficile de justifier la forme lu. L'expression terre humide (l + u) étant parfaitement acceptable, comment distingue-t-on la forme verbale lu (« je travaille ») du terme lu servant à évoquer la terre humide (l + u), sans recourir à des déductions contextuelles ou à des paraphrases, que la langue australienne est justement censée supprimer ? On touche là à l'un des problèmes fondamentaux de la théorie de la langue originelle et universelle. Les morphèmes grammaticaux ne peuvent être considérés sous un angle sémantique : chaque mot, et encore moins chaque lettre, ne peut donc représenter une chose. Il est tout aussi impossible d'accorder à chaque mot ou syllabe une signification immédiatement compréhensible de tous : la grammaire de Foigny illustre en effet le caractère non pas naturel mais artificiel et arbitraire du langage et des signes qu'on utilise pour le transcrire. Il n'y aucune raison évidente, par exemple, à ce que la lettre a représente le feu, ni à ce que la combinaison i + r + d (« eau » + « amer » + « désagréable ») désigne un fruit mauvais et non pas une autre substance réunissant ces attributs.

Si Umberto Eco considère volontaires ces défaillances, suggérant que le projet linguistique présenté dans *La Terre australe connue* vise avant tout à parodier les écrits des linguistes contemporains, la portée satirique du récit français est moins évidente que dans les *Voyages de Gulliver*³². Il est néanmoins clair que la langue inventée par Foigny ne constitue pas plus que celle de Swift un idéal linguistique transposable à l'homme, restant aussi hypothétique que la perfection de la vie en Australie. Il semble que cette langue imaginaire et impraticable soit porteuse des mêmes leçons que les tendances suicidaires des hermaphrodites : la liberté qu'offre l'écriture du voyage imaginaire et le plaisir évident que

Angleterre, 1675-1761, Oxford : Voltaire Foundation, 1990, p. 499-501.

32. U. Eco, op. cit., p. 118.

l'auteur prend à exploiter les ambivalences de sa narration laissent penser qu'aux yeux de Foigny l'arbitraire et l'imperfection des signes et du langage humain sont bien plus désirables que la transparence impossible d'une hypothétique langue originelle, aussi ennuyeuse que la vie dans un monde régi par la raison pure.

Les erreurs et imprécisions qui caractérisent les langues décrites dans ces deux voyages imaginaires sont-elles la conséquence inévitable de l'impossibilité fondamentale du projet d'une langue parfaite – que Swift et Foigny semblent admettre tous deux, bien que pour des raisons vraisemblablement divergentes – ou sont-elles autrement porteuses de sens ? L'incertitude et l'ambiguïté, que ces constructions artificielles tentent d'éliminer, sont en effet indispensables au genre du voyage imaginaire. Ce dernier exploite l'écart entre les mots et la réalité, entre les interprétations multiples, sinon infinies, que suscitent la parole et le texte, afin de critiquer des théories et des idées considérées par les contemporains de l'auteur comme autant de vérités absolues. Par le biais de sa présentation d'un ailleurs inventé, dont les perfections révèlent les défauts contrastants du monde réel dont les imperfections mettent en évidence les failles plutôt que d'éventuels avantages, l'auteur du texte offre avant tout un commentaire détourné et critique sur l'ici et sur la société contemporaine, qui se lit en filigrane. Se nourrissant de la polysémie et de l'équivoque, ce type de récit met en question des certitudes rassurantes qui confortent l'homme dans sa supériorité illusoire, sans que cette mise en question n'aboutisse à l'établissement de nouvelles vérités absolues.

Souvent marqué par l'ironie et la satire, qui dépendent de la multiplicité des significations, le voyage imaginaire est caractérisé même dans ses avatars les plus sérieux par une ambivalence profonde. On peut penser par exemple au symbolisme incertain qui entoure le personnage du voyageur-narrateur dans *La Terre australe connue*. Sadeur apparaît tantôt comme un être presque diabolique, frappé du sceau de la différence en raison de son hermaphrodisme et poursuivi d'une forme de malédiction qui entraîne la perte de tous ceux qui voyagent sur mer avec lui, tantôt comme un personnage quasiment prophétique, investi de la mission salvatrice qui consiste à révéler aux hommes l'existence d'une société meilleure, mission qu'il accomplit juste avant de mourir à son retour en Europe. Quant aux *Voyages de Gulliver*, on sait quels débats suscite l'analyse du

quatrième voyage, dont la signification – utopique ou dystopique – divise toujours les critiques.

Se construisant à partir de la dialectique qui oppose l'ici et l'ailleurs, le monde réel et le pays imaginaire, le voyageur et ses hôtes, le voyage imaginaire exige du lecteur qu'il suive ce va-et-vient permanent entre la réalité et la fiction, entre la société telle qu'elle existe et l'univers hypothétique que présente le narrateur. S'il offre certes l'occasion de s'évader ou de rêver, le texte ramène toujours le lecteur vers l'ici et le réel, que le contraste avec l'ailleurs et la fiction ne fait que mettre en relief. Les langues imaginaires, même celles qui se présentent sous la forme d'une synthèse d'apparence très scientifique, participent de ce jeu des contraires, incitant le lecteur à réfléchir, autant sinon plus qu'à ces parlars inventés et impossibles, à son propre idiome imparfait mais accessible et à l'exemple qu'en fournit le récit de voyage imaginaire, qui exploite à la fois les richesses et les défaillances des langues humaines. Le voyage imaginaire ne saurait exister dans un monde tel que le rêvent les théoriciens de la langue universelle, puisqu'une correspondance parfaite entre le signifiant et le signifié interdirait nécessairement le recours aux modes détournés et inversés d'expression qui fondent le genre littéraire, réduisant tout texte à la représentation factuelle et précise des faits réels.

On pourrait certes voir sous un jour positif l'inexistence des textes dans la société Houyhnhnm³³, en ce qu'elle confirme les différences radicales entre ce pays imaginaire et le monde réel où, faute de moyens d'expression moins trompeurs, l'homme dépend avant tout de l'écriture pour communiquer ses idées aux autres. Mais il n'en demeure pas moins que *Gulliver's Travels*, à l'instar de *La Terre australe connue*, offre aussi une illustration exemplaire de la façon dont l'ambiguïté et la polysémie des textes permettent de dénoncer les fléaux de la vie humaine et de provoquer une réflexion indépendante de la part du lecteur. Espaces de liberté textuelle et intellectuelle dans lesquels s'expriment des idées critiques et souvent

33. Les chevaux « have not the least Idea of Books or Literature » (GT, p. 203) ; plus loin, on apprend que « The Houyhnhnms have no Letters, and consequently, their Knowledge is all Traditional. » (GT, p. 238). Selon T.J. Castle, l'écriture et la textualité constituent chez Swift un élément inévitable de la vie humaine, mais elles symbolisent une dimension supplémentaire de la corruption, puisque le texte est une forme déçue de communication, incapable de produire une vérité et entravant la communication entre les individus. Voir « Why the Houyhnhnms Don't Write : Swift, Satire and the Fear of the Text », in *Critical Essays on Jonathan Swift*, F. Palmeri (éd.), New York : G.K. Hall & Co., 1993, p. 57-71.

hardies, ces voyages imaginaires dévoilent l'écueil que constitue le rêve d'une langue « parfaite », témoignant ainsi des possibilités littéraires qu'ouvrent l'incertitude et l'équivoque des langues imparfaites.